



CENTRE EUROPÉEN THÉÂTRAL ET CHORÉGRAPHIQUE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Oncle Vania

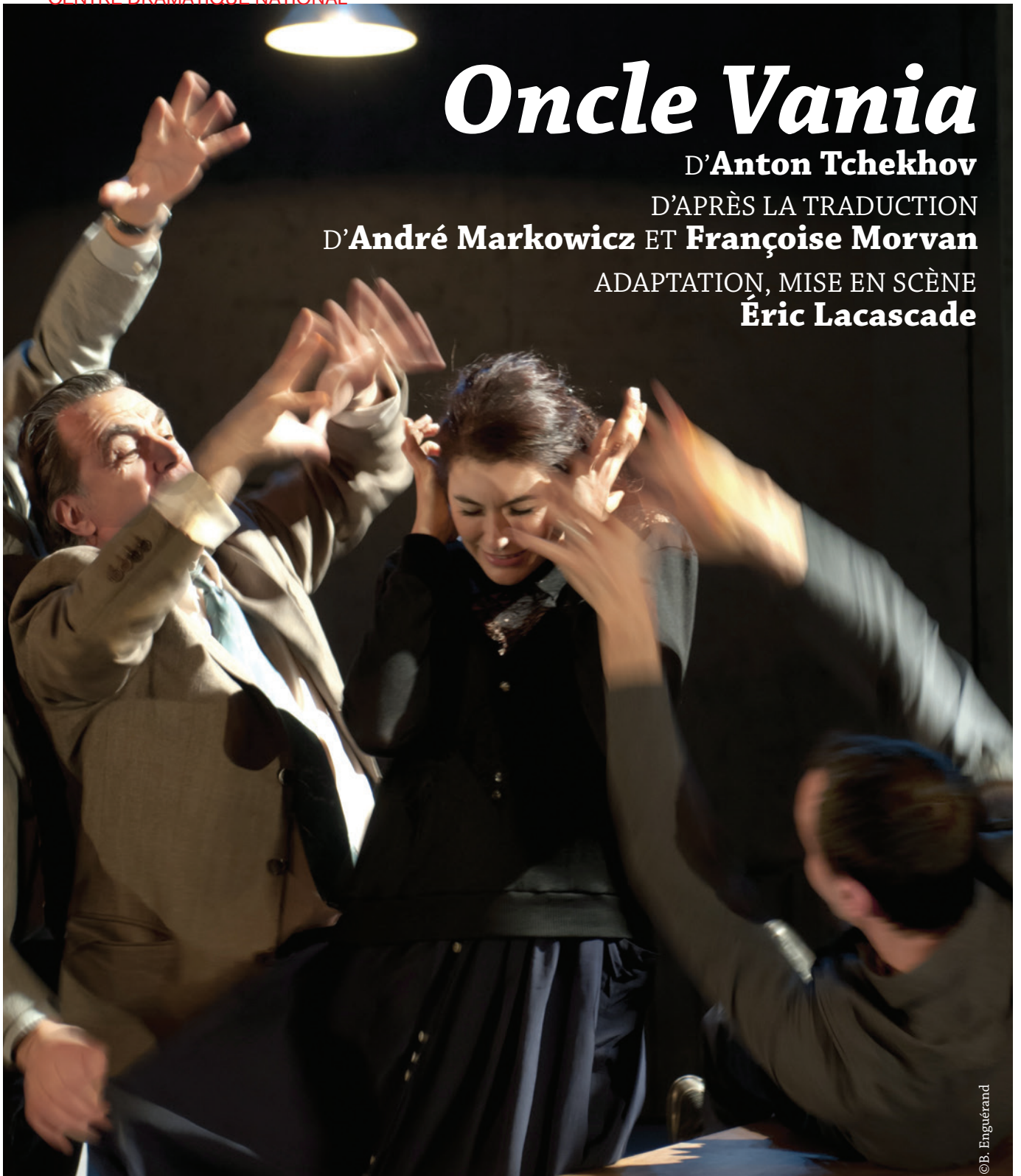
D'Anton Tchekhov

D'APRÈS LA TRADUCTION

D'André Markowicz ET Françoise Morvan

ADAPTATION, MISE EN SCÈNE

Éric Lacascade



©B. Enguérand

Revue de presse

Eric Lacascade, la diagonale de Tchekhov



Eric Lacascade au Théâtre national de Bretagne à Rennes.

« Prenez la diagonale ! », lance Eric Lacascade, haute silhouette vêtue noir et rock, depuis le centre de la grande salle du Théâtre national de Bretagne (TNB), à Rennes. Ah ! cette diagonale tracée par les corps des acteurs à travers la scène...

Elle pourrait résumer tout le théâtre du metteur en scène, son sens de la géométrie, de l'occupation d'un plateau, du groupe – cette manière de tracer des lignes épurées pour mieux y porter à incandescence les passions humaines, les crises existentielles, en une vivisection de l'humain.

« Prise de diagonale formelle »,
« en ligne », « attention à l'équilibre

du plateau »... sont des expressions que l'on entendra régulièrement, au cours des répétitions d'*Oncle Vania*, à une semaine de la première, qui a lieu mardi 18 février. Le metteur en scène a conçu son spectacle non seulement à partir de la pièce qui lui donne son titre, mais aussi de *L'Homme des bois*, texte cousin. Il l'a voulu ainsi pour englober le petit microcosme familial d'*Oncle Vania* dans un ensemble plus vaste, propre à déployer son théâtre choral.

Après *Ivanov*, *La Mouette*, *Cercle de famille pour trois sœurs* et *Platonov*, le voilà donc qui revient à Anton Tchekhov. « J'ai beau faire, j'ai beau lire quantité d'autres auteurs, je ne peux m'empêcher de le retrouver, encore et encore. Il n'y a que lui qui me cogne à l'âme comme ça... Il est une part de ma vie, il me pose des questions sur moi. Et puis mon théâtre s'est inventé avec lui. En compagnie des acteurs de la troupe, nous avons écrit notre "grammaire des émotions" à l'épreuve de ses textes, en ne cessant de les travailler sur le plateau... »

C'est comme s'il y avait une pièce de Tchekhov pour chaque âge de la vie, pour Eric Lacascade, qui a aujourd'hui 54 ans. « *Ivanov*, que j'ai monté une première fois en 1991, puis recréé en 1999, c'était la révolte de la jeunesse, le refus de se fondre dans le flux de la vie tel qu'il peut piéger les êtres. *La Mouette*, elle, est intemporelle, dans ses interrogations sur les liens entre l'art et la vie. Je la remettrai sans doute sur le métier un jour... *Oncle Vania*, c'est une pièce de l'âge mûr, aux interrogations terriblement actuelles. A travers *Vania* et *Astrov*, les deux personnages principaux, elle exprime, de manière déchirante, ce sentiment que la vie a passé, que l'on n'a pas fait forcément les bons choix, et cette angoisse que le temps qui nous reste ne va peut-être plus être qu'un pâle reflet de ce que nous avons déjà vécu... »

« On ne peut pas représenter Tchekhov, on ne peut que le vivre », disait Eric Lacascade en 2002, au moment de la création, dans la Cour d'honneur du Palais des papes, à Avignon, de *Platonov*. « *Vivre Tchekhov* », cela a impliqué, pour le metteur en scène, de travailler depuis plus de vingt ans avec un groupe d'acteurs réguliers, rejoints, de spectacle en spectacle, par de nouveaux venus, comme une famille qui se renouvelle.

Sur le vaste plateau du TNB, on retrouve donc des acteurs qui étaient là depuis le début de l'aventure, comme Alain d'Haeyer, qui joue *Vania*, ou Jean Boissery, qui incarne *Orlovski*.



Eric Lacascade au Théâtre national de Bretagne à Rennes.

LA « MÉTHODE LACASCADE »

D'autres sont arrivés dans la vague suivante, celle de l'an 2000, comme Jérôme Bidaux (Astrov), Arnaud Churin (Téléguine) ou Stéphane E. Jais (Jeltoukhine), qui, par ailleurs peintre et écrivain, ne joue que dans les spectacles d'Eric Lacascade.

D'autres encore sont entrés dans la famille au moment de *Platonov*, comme Millaray Lobos Garcia (Sonia) ou Arnaud Chéron (Fédor). Et puis il y a ceux qui arrivent, et qui découvrent la « méthode Lacascade », comme Ambre Kahan (Elena), tout juste sortie de l'école du Théâtre national de Bretagne, et Jean-Baptiste Malartre (Sérébriakov), débauché de la

Comédie-Française... Il y a encore Daria Lippi, qui, longtemps comédienne dans la troupe, est aujourd'hui collaboratrice à la mise en scène.

C'est avec ce collectif que « *vivre Tchekhov* » prend tout son sens, dans le mouvement d'une aventure commune et partagée, où le temps et la mémoire ont fait leur œuvre, comme dans la vie. « *C'est important, car Eric Lacascade a un vocabulaire très particulier, très précis* », note Arnaud Chéron, qui se souvient avoir été assez dérouté, au début des répétitions de *Platonov*, par les méthodes de travail du metteur en scène. « *C'est vrai qu'il y a chez Lacascade un langage corporel auquel nous sommes tellement habitués que nous pouvons maintenant l'utiliser avec une grande liberté* », renchérit Jérôme Bidaux et Alain d'Haeyer.

Démonstration sur le plateau, où la troupe peaufine et repeaufine les scènes, à quelques jours du grand saut devant le public. Eric Lacascade, qui a toujours été très influencé par la danse, et notamment par la chorégraphe Pina Bausch, ne cesse de chercher les placements justes, les mouvements dans l'espace, chassant l'anecdotique, traquant les éclats de vérité et d'émotion dans les corps.

« IL CONTINUE À S'INVENTER SUR LE PLATEAU, DE SOIR EN SOIR »

Lui-même monte peu sur la scène, sauf lors des changements de décor, où il arpente et flaire le plateau comme un fauve, avec sa présence de « *nègre blanc* », comme il aime à se définir.

La nuit précédente, à l'issue du premier « filage » (répétition en continu de l'ensemble de la pièce), il n'a pas dormi, tel François Truffaut cauchemardant dans sa *Nuit américaine*, redétricotant tout son spectacle, réinventant nombre de scènes. Sans que cela inquiète les comédiens. « *Sur ce Vania, nous avons travaillé de manière assez studieuse, constatent-ils. Maintenant que le schéma d'ensemble est dessiné, il va falloir à la fois épurer le jeu, et remettre de la vie, de la folie, de la liberté... Le théâtre d'Eric n'est jamais préconçu, il continue à s'inventer sur le plateau, de soir en soir.* »

Ainsi va-t-il, ce théâtre organique où les pulsions circulent comme le sang dans des corps qui éprouvent les idées et les passions. « *Je ne voudrais pas m'enfermer dans un savoir-faire, "faire du Lacascade"* », s'inquiète cet homme qui partage avec Tchekhov une certaine « *communauté du doute* » (selon le titre d'un livre signé par Sophie Lucet, éd. L'Entretemps, 2003). « *En même temps, mon théâtre, c'est moi...* »

Un théâtre où le formalisme est toujours au service des mouvements de la vie, portés à leur plus haut degré d'intensité dans cette étrange boîte noire où des êtres humains s'enferment des journées entières pour mieux recréer de la vie, plus vraie que la vraie.

Par **Fabienne Darge** (Rennes, envoyée spéciale)

”Oncle Vania” par Lacascade : Quel cirque !



(Brigitte Enguerand)

Eric Lacascade aborde Tchekhov par le biais du cirque et cible les désordres de l’amour en regard de notre mépris pour les catastrophes écologiques. Politique, drôle et tragique.

Qu'est-il arrivé à la très romantique balançoire qui, selon les vœux d'Anton Tchekhov, se doit de figurer dans le décor afin d'illustrer les plaisirs futiles de l'été russe lors du premier acte d'*Oncle Vania* ? Avec ses allures de pont suspendu relié aux cintres par des câbles, la voici transfigurée en une de ces poutres qui servent habituellement à porter les projecteurs. Presque méconnaissable dans cette version XXL,

notre balançoire s'avère un barrage incontournable qui occupe la largeur du plateau, une incongruité en lévitation à un mètre au dessus du sol.

C'est l'heure de l'apéro et l'objet hors norme tente de se faire oublier en jouant les comptoirs de bar où l'on peut dresser les amuse-gueule, aligner les coupes et les bouteilles de champagne avant qu'une comédienne n'y grimpe pour en faire sa tribune dans un numéro d'équilibriste digne du cirque. Dès ce premier fil tiré, Eric Lacascade affirme sa volonté de briser le réalisme de la “petite musique tchékhovienne” en imposant à ses comédiens des attitudes outrées et des comportements démonstratifs inspirés par les gestuelles des clowns de la piste.

Voici donc notre classique du répertoire apte à créer le trouble chez les spectateurs dans une version revue et corrigée qui multiplie les références aux gags visuels chers aux Marx Brothers. L'univers décalé de cet hommage au comique de situations n'ayant d'autre but que de faire entendre, hors du pathos psychologique, la moderne limpidité d'un texte qui rutille dans la traduction de Françoise Morvan et André Markowicz.

Tchekhov, précurseur de l'écologie

Des scènes de groupe aux dialogues intimes, le parti pris fonctionne de bout en bout et Eric Lacascade trouve le ton juste pour enfoncer le clou des préoccupations politiques de son auteur, et nous rappeler que nos engagements pour l'écologie ne sont pas le fait d'une inquiétude née au XXe siècle.

Car, bien avant que les Verts ne deviennent un parti, la volonté de préserver les arbres, la nature et la faune sauvage faisait déjà partie des combats engagés par les personnages de Tchekhov en l'année 1887. Personne ne prétend réduire Tchekhov à l'inventeur du tri sélectif...

Avec sa troupe d'acteurs formidables, Eric Lacascade sait aussi nous parler d'amour en se rangeant du côté de ceux que la passion consume mais qui sont condamnés à ne pouvoir en jouir. L'idée que lutter pour un monde meilleur implique alors de se remonter les manches... Même quand les situations semblent désespérées, qu'il s'agisse d'amour ou de politique.

THÉÂTRE La délicate adaptation jouée à Rennes met en valeur le texte de Tchekhov et les déséquilibres des protagonistes.

Par **RENÉ SOLIS** Envoyé spécial à Rennes

Une bouteille de vodka, de petits verres et deux buveurs raisonnablement éméchés à chaque extrémité d'une très longue table. Comment celui qui a la bouteille de son côté peut-il, sans se déplacer, faire boire son partenaire ? S'il tente de lui envoyer les verres ou la bouteille d'une poussée de la main, il est probable que tout se renversera avant d'arriver à destination. S'il lui lance la bouteille, les chances pour que l'autre la rattrape sont minimes. La solution, c'est de remplir le verre, puis d'incliner le plateau de la table de façon à le faire glisser en douceur. C'est encore plus amusant si on commence par envoyer un verre, puis deux à la fois, puis trois. Cette scène de buvette entre Astrov (Jérôme Bidaux) et Vania (Alain D'Haeyer), Eric Lacascade aurait pu la vivre – ou en être témoin – dans un bar de Lille, où il a vécu une bonne partie de sa vie, ou de Rennes, où il est arrivé à l'automne 2012. Bête et amusant, ce petit jeu d'ivrogne ne leste pas seulement d'authenticité cet instant du spectacle – on s'y croirait, comme si on était attablé dans le même bistrot –, il est aussi exemplaire de la façon dont le metteur en scène tire parti de ce qui pourrait n'être qu'un détail. Le glissement sur le plan incliné, avec la part de risque afférente, renvoie au déséquilibre de personnages tous plus ou moins engagés sur une pente fatale, subissant une vie sur laquelle ils n'ont pas de prise et à laquelle ils ne peuvent même pas échapper par le suicide ; il n'y a pas de morts dans *Oncle Vania*, rien que des coups de feu qui n'atteignent pas leur cible, ce qui n'est un soulagement ni pour les personnages ni pour les spectateurs.

MUR GRIS. Dans la mise en scène d'Eric Lacascade, l'absence d'échappatoire apparaît clairement avec une scénographie qui, même si elle se déploie d'acte en acte, n'ouvre que sur des pans de mur gris, comme si l'enfermement de la vie à la campagne, «*la vie de notre province russe, cette petite vie mesquine*», ainsi que la définit Astrov, n'était même pas susceptible d'être allégé par la présence de la nature. La mise en scène n'est pas à proprement parler cafardeuse ou mélancolique, elle penche plutôt vers le sentimental, même si elle n'est pas exempte de brutalité. Quand Vania, de rage, saccage contre la table le bouquet de roses qu'il voulait offrir à Elena, pas un pétale n'en sort intact, mais la violence du geste est comme adoucie par le parfum



«Oncle Vania», vaille que vaille

qui se répand dans la salle. L'image la plus frappante étant sans doute la moins spectaculaire : un ballet de lustres qui s'écartent et

Les invités surgissent de la salle et leur arrivée fonctionne bien, comme s'ils emportaient sur scène une part de l'attention et de la curiosité des spectateurs.

se séparent lentement et que l'on regarde la gorge nouée, comme si lampes et vies se confondaient. Qu'un spectacle par ailleurs d'une grande sobriété visuelle – table, chaises et c'est à peu

près tout – génère des images inoubliables est toujours bon signe. Que les images en question séduisent d'abord par leur force de suggestion est plus inattendu chez Eric Lacascade, plus volontiers porté sur l'épuisement des corps et le paroxysme que sur la délicatesse des sentiments. Accessible et particulièrement réussie, sa version d'*Oncle Vania* marque certainement un tournant dans son travail. Qui passe par une attention inédite portée au texte. Jamais le metteur en scène n'avait donné l'impression d'être autant à l'écoute, ni autant soucieux de faire entendre. Même si l'adapté le texte de Tchekhov

à sa façon, d'après la traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan, il ne viole rien.

GAJETÉ. En fait, l'essentiel de son intervention est d'avoir ajouté à *Oncle Vania* plusieurs personnages et situations qui figurent dans *l'Homme des bois*, la première version de la pièce, reniée par son auteur. L'action n'est plus concentrée dans la propriété de campagne de Sérébriakov, le professeur à la retraite venu s'installer, après avoir fait carrière à Moscou, chez Vania, son beau-frère, et Sonia, sa fille. Elle commence par une fête chez des voisins, Jeltoukhine et sa jeune sœur, sous le signe de l'attente et d'une certaine gaieté.

Eric Lacascade explique son choix de mixer deux versions de la pièce :

«Servir la parole du poète plutôt que l'action»

Eric Lacascade a pris en 2012 la succession de Stanislas Nordey comme directeur de l'école d'acteurs du Théâtre national de Bretagne, à Rennes. Il est aussi devenu, naturellement, un des metteurs en scène associés à la maison. A douze ans d'intervalle, François Le Pillouër, le directeur de l'établissement, a ainsi redonné une chance à deux metteurs en scène sortant d'une expérience douloureuse avec l'institution. Pour Stanislas Nordey, il s'agissait de l'échec – au moins d'un point de vue comptable – de l'expérience de «théâtre citoyen» menée au théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis de 1997 à 1999. Pour Eric Lacascade, ce fut encore plus rude. Son départ de la direction du Centre dramatique national de Caen, en 2006, marqua le début d'une traversée du désert. Il a payé non seulement pour le déficit laissé à son successeur, mais aussi pour un certain radicalisme, tant politique – il fut à la pointe de la pointe du conflit des intermittents en 2003 – qu'artistique. A Rennes, Eric Lacascade a enfin trouvé un point d'ancrage et les conditions pour rappeler qu'il reste un artiste majeur.

Pourquoi avez-vous choisi de «mixer» l'Homme des bois avec l'Oncle Vania?

Les deux pièces me plaisent pour des raisons différentes. *Vania* est plus centré sur l'intimité, la famille. C'est comme une dissection très belle, parfaite, presque trop. *L'Homme des bois*, c'est l'inverse, un grand mouvement qui déborde de vitalité, de jeunesse, même s'il se perd en route. Je voulais monter les deux textes mais, pour des questions budgétaires, les producteurs potentiels n'étaient pas d'accord. J'ai créé un laboratoire à Vilnius, en Lituanie, avec de jeunes acteurs. Et c'est là-bas que j'ai décidé de fondre les deux. Une première version du spectacle, jouée à Moscou et même à Séoul, a donc existé en lituanien.

Le premier acte est largement emprunté à l'Homme des bois, puis cela bascule plutôt dans Vania...

Oui, et je me suis rendu compte que cela posait des problèmes liés aux différen-

ces entre les maisons. J'ai dit aux acteurs que celle du premier acte était une maison anti-autoritaire, que la fête y avait un côté anarchiste, alors qu'à partir du deuxième acte, on bascule dans la maison autoritaire, dans le communisme, si l'on veut, avec un despote.

Dans votre version, le personnage du médecin prend une place particulièrement importante...

Oui, même si je ne sais plus très bien moi-même ce qui relève de l'une ou l'autre pièce. Ce qui est sûr, c'est que j'ai aussi cherché à casser la beauté du personnage, à en faire quelque chose de décevant. Cela vient de mon travail avec Gorki [dont il a

monté les Barbares et les Estivants, ndr], où les protagonistes finissent toujours par décevoir.

Même si vous adaptez, vous semblez beaucoup plus respectueux du texte qu'avant.

Pourquoi?

Pour plusieurs raisons. Prenons le discours de l'Homme des bois sur la protection de la forêt, que l'on retrouve presque tel quel dans *Vania*. Je me suis dit : aujourd'hui, un discours pareil, on en entend tous les jours. Je sais qu'en le jouant physique, cela va passer.

Mais c'est un peu facile et en plus, ce n'était pas comme cela qu'il était perçu à l'époque de Tchekhov. Je me suis dit que cela valait le coup de servir la parole du poète, pas

l'action. Que cela permettait de retrouver une distance.

Servir la parole avant l'action, c'est nouveau pour vous?

Oui. Cela veut dire écouter d'abord. Faire entendre la parole poétique est une façon de perturber la forme qui m'était habituelle. Diriger l'école m'a aussi poussé à changer ma façon de faire. A être plus attentif à la puissance des mots, à leur précision, leur sens. Je suis sans doute arrivé à un moment de ma vie où entendre les textes les yeux fermés me fait du bien. J'ai longtemps dit que la vie devait être plus forte que la littérature. J'en suis moins sûr. Je ne crois plus que les corps doivent toujours prouver qu'ils sont les plus forts. J'essaie de m'adapter aux situations. Alors qu'avant, je commençais par monter sur la table.

Recueilli par R.S.



CAROLINE ABLAIN

INTERVIEW

Une attente largement partagée par la salle, où les lumières restent longtemps allumées alors que les acteurs préparent verres et bouteilles en discutant. Les invités finissent par surgir de la salle et leur arrivée fonctionne bien, comme s'ils emportaient sur scène une part de l'attention et de la curiosité des spectateurs, comme si le fait de venir du public facilitait l'identification.

Eric Lacascade n'a jamais été un adepte de l'imitation de la réalité. Les comédiens d'*Oncle Vania* cherchent moins à se fondre dans leurs personnages qu'à appuyer sur leurs excès ou déséquilibres. Millaray Lobos Garcia, qui interprète Sonia, est celle qui va le plus loin sur ce chemin, corps de danseuse cassée, tour à tour maladroite, paniquée ou péremptoire. Elle surjoue, mais laisse aussi chacun imaginer ce qu'elle peut être. Il n'y a pas de héros dans *Oncle Vania*, mais des personnages auxquels on a la liberté de choisir de plus ou moins s'identifier. Le plus séduisant, Astrov, le médecin lucide, visionnaire, soucieux d'écologie est aussi un goujat. Ce sont bien les failles des personnages qui intéressent Eric Lacascade et que jouent ses acteurs. ◆

ONCLE VANIA de TCHEKHOV
m.s. **ÉRIC LACASCADE**

Théâtre national de Bretagne, Rennes (35).
Jusqu'au 1^{er} mars. Théâtre de la Ville, 75004,
du 5 au 22 mars.

PHOTO BRIGITTE
ENGUÉRAND

Le 20 février 2014

« **Oncle Vania** » (M. en S. : Eric Lacascade. Rennes, TNB, jusqu'au 1er mars (02 99 31 12 31). Paris, Théâtre de la Ville, du 5 au 22 mars. Puis tournée. 2 h 40.)

Un Tchekhov guerrier



On rit, on chante, le champagne coule à flots, Eric Lacascade nous fait entrer dans la pièce de Tchekhov presque joyeusement, mais la fête sera de courte durée. Photo Brigitte Enguerand

Les étoiles et les lunes qui habillent la salle du TNB d'un manteau de nuit pointilliste ne doivent pas faire illusion. La fête sera de courte durée. Rentrés chez eux, Oncle Vania et ses proches retrouveront l'enfer des vies ratées, des amours impossibles. Eric Lacascade nous fait entrer dans la pièce de Tchekhov presque joyeusement : tous les protagonistes, plus ceux rajoutés de « L'Homme des bois » (comédie de 1889, préfigurant le chef-d'oeuvre de 1897), font la sarabande : le champagne coule à flots, on rit, on chante, on s'étourdit dans un décor inachevé de praticables mouvants.

Lendemain de fête. Le décor devient grands murs gris glissants, découpant sur la scène un espace de vérité, de désespoir et de combat. Mouvements de « troupe » ou combat rapproché, cet « Oncle Vania » en clair-obscur aura des accents guerriers. Chaque scène est soigneusement chorégraphiée et opératique. Les sentiments, extrêmes, sont fondus au noir. Le penchant qu'éprouvent Vania et le médecin Astrov pour la belle Elena, seconde femme du vieux professeur Sérébriakov, a quelque chose d'animal et ressemble peu à l'amour. Sonia, la nièce de Vania, éprise sans retour d'Astrov, est un brasier ardent. A trop brûler, ce petit monde se consume inexorablement. L'âme russe devient machine infernale, la famille russe, un chaos. Le metteur en scène orchestre une « lutte finale » sans merci. Les personnages ne croient plus dans leurs idéaux amoureux (Sonia) ou écologiques (Astrov). Mais ils se battent. Pour rester debout, humains jusqu'au bout.

Cavalier de l'Apocalypse

En tirant ce fil incandescent, Eric Lacascade nous offre un grand moment de théâtre, âpre, violent, riche en trouvailles scéniques : le concours de dégustation de vodka sur table penchée ; Astrov montrant ses plans à Eléna sous forme de projection diapos ; la tirade finale de Sonia, amplifiée et irradiée par une lumière aveuglante - jusqu'à ce cri poussé par Vania -, comme un refus effrayé du repos éternel qu'on lui promet.

La troupe répond présent avec panache - même si elle est encore en rodage : Jérôme Bidaux - Astrov amer et tranchant -, Alain d'Haeyer - Vania pathétique et tourmenté -, Millaray Lobos Garcia - Sonia électrique et poétique - ouvrent la voie... elle s'annonce royale. Cet « Oncle Vania » mâtiné d'« Homme des bois » nous fait redécouvrir Tchekhov sous un angle aigu... Un Tchekhov cavalier de l'Apocalypse, furieusement désespéré et furieusement actuel.

Philippe Chevilley

«Oncle Vania» de Tchekhov revisité par Lacascade à Rennes

Le metteur en scène Eric Lacascade revient à Rennes sur l'œuvre d'Anton Tchekhov en créant « *Oncle Vania* » dans une adaptation particulière, où il mêle des personnages et des situations de « *L'homme des bois* », une autre pièce du dramaturge russe.

La pièce jouée au Théâtre National de Bretagne (TNB) depuis mardi, dans une mise en scène harmonieuse, dépouillée, laissant la part belle au jeu des acteurs, souligne au mieux le personnage désabusé et amer d'Oncle Vania qui se rend compte qu'il n'a pas pris le bon tournant dans la vie.

La pièce se déroule dans la propriété de Sonia, fille du professeur vaniteux et hypocondriaque Sérébriokov, contre lequel Vania nourrit un ressentiment très fort après l'avoir admiré toute sa vie.

Dans les quatre actes de la pièce, Lacascade a intégré des situations et des personnages de « *L'homme des bois* » écrite quelque temps avant « *Oncle Vania* ».

« *J'ai souhaité inscrire les personnages et les situations d'Oncle Vania dans un paysage construit à partir des personnages de L'Homme des Bois* », justifie le metteur en scène.

L'imbrication entre « *L'homme des bois* » et « *Oncle Vania* » a nécessité un « *travail de trois mois à la table de réécriture, d'adaptation et même d'écriture* », précise-t-il auprès de l'AFP.

Après avoir travaillé sur Gorki, Eric Lacascade revient à Tchekhov dont il a déjà monté plusieurs pièces parmi lesquelles *Ivanov* (1999), *Platonov* (2002).

Le metteur en scène, qui considère le groupe comme essentiel au théâtre, pointe une autre particularité dans la pièce: « *Les acteurs travaillent tous les rôles. Par exemple, Télégouine a travaillé Vania* ».

La plupart des acteurs de la troupe sont des proches d'Eric Lacascade, qu'il connaît pour certains depuis 20 ans.

« *Je les connais très bien, c'est une famille* », dit-il. « *Ils ne sont pas tous là tout le temps, je bats le rappel de temps en temps. J'ai tendance à garder une fidélité sur certains acteurs* », ajoute-t-il.

Touches d'humour

Pour le rôle de Vania, le metteur en scène a tout de suite pensé à l'un de ses vieux compagnons de route, Alain d'Haeyer: « *J'ai trouvé que par rapport aux situations que traverse Vania, il était l'homme de la situation. De par ce qu'il est: il a été clown musicien. Il possède un panel, une multiplicité de variations de jeu qui est très grand* ».

L'aspect sombre de la pièce sur la déprime et l'absurdité de certaines situations de la vie, est agrémenté de petites touches d'humour qui sont dans l'écriture de Tchekhov, mais qui ont été bien exploitées dans l'adaptation.

« *Il ne fallait pas que le spectateur parte avec un chape de plomb sur le dos* », explique Eric Lacascade avant d'ajouter: « *comme disait André Breton, l'humour est la poésie du désespoir* ».

Par ailleurs, on retrouve aussi dans la pièce de Tchekhov la suggestion optimiste que les jeunes générations peuvent prendre un autre chemin, ne pas reproduire les erreurs des aînés.

Dans son « *Oncle Vania* », le metteur en scène joue sur le plateau d'un sens de la géométrie qui constitue sa marque de fabrique.

« *Je travaille beaucoup sur des espaces nus. J'essaie de faire que sur le plateau il y ait des contraintes, des lignes, comme si on passait des portes, d'orchestrer des diagonales, des verticales, des horizontales, des figures géométriques* », explique Eric Lacascade.

« *Il faut un cadre puissant pour que la liberté, la créativité se trouvent* », dit-il.

La pièce est jouée au TNB à Rennes jusqu'au 1^{er} mars. Elle sera ensuite à Paris, au Théâtre de la Ville du 5 au 22 mars. Puis en tournée à Bordeaux, Brest, Lille, Douai, Bourges.

Au TNB, Eric Lacascade, également responsable pédagogique de l'Ecole supérieure d'art dramatique du théâtre rennais, est comme chez lui. « *C'est une aventure de laboratoire et de recherche absolument passionnante. C'est une école reconnue au niveau européen* », se félicite-t-il.



Chez Tchekhov, la vie de famille, c'est l'enfer

La pièce « Oncle Vania », du Russe Anton Tchekhov, est mise en scène, au Théâtre national de Bretagne, par Éric Lacascade. Une tragi-comédie sur le mal de vivre, en particulier dans le cadre familial.



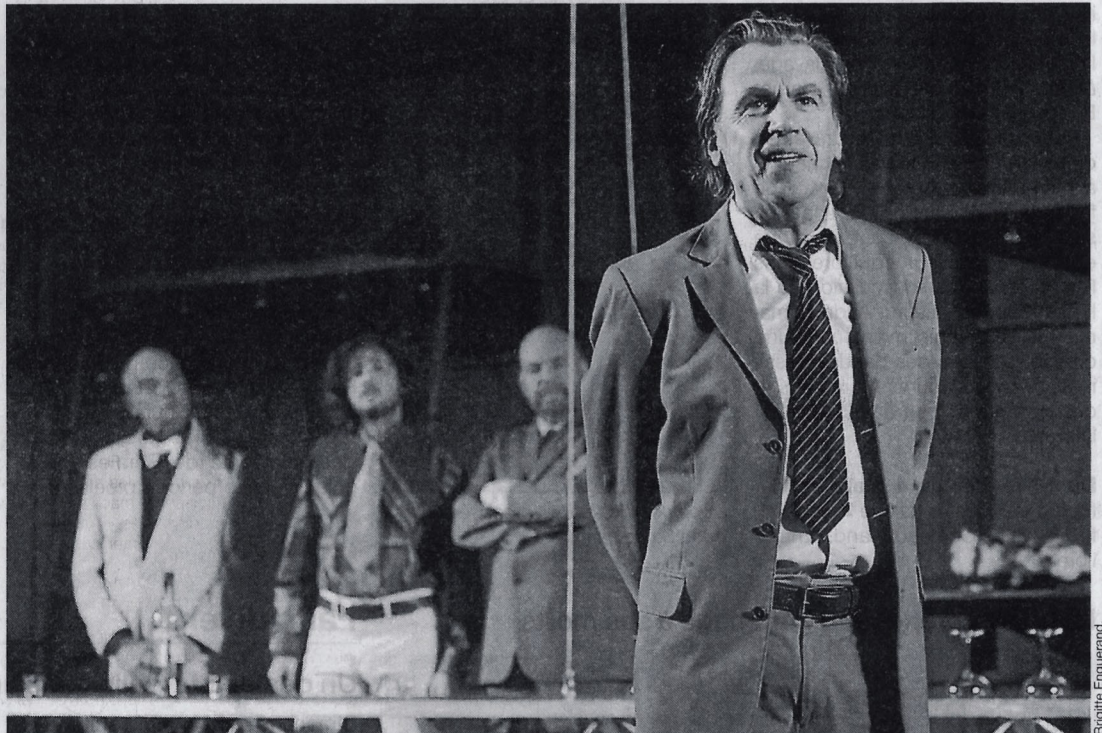
Éric Lacascade.

« La famille, chez Tchekhov, est le théâtre de tensions très violentes. Les rapports entre les gens y sont terrifiants. » A propos de famille, l'écrivain russe de la fin du XIX^e siècle et le metteur en scène Éric Lacascade pourraient être parents, tant le second connaît l'œuvre du premier. Cet « Oncle Vania » est la 5^e pièce de Tchekhov que monte Lacascade. La création rennaise de ce soir est le prolongement plus abouti d'un travail, mené *in situ* en 2008, à Vilnius avec des acteurs lituaniens.

« Une forme expérimentale, un laboratoire de six semaines », précise Éric Lacascade dont le spectacle (en lituanien dans le texte) a tout de même été montré à Moscou et à Séoul. « De retour en France, j'ai voulu mélanger « Oncle Vania » et une partie de « L'homme des bois », une œuvre antérieure de Tchekhov, plus brouillonne. »

« La vie ? Il faut faire avec »

Seuls les spécialistes apprécieront l'audace du croisement entre les deux œuvres. Les autres ont rendez-vous dans une propriété à la campagne où l'oncle Vania reçoit des proches, des amis. Son beau-frère, notamment, Alexandre Sérébriakov.



C'est Alain d'Haeyer qui incarne l'oncle Vania.

« Un écrivain, prof d'université à la retraite, qui supporte mal son inactivité. Il symbolise la réussite, alors que Vania se considère comme un raté. Vania tombe amoureux d'Helena, la jeune épouse de Sérébriakov... » Trahisons et coups bas parsèment la pièce, où onze personnages (la mère, la nièce, Astrov, le médecin écolo...) s'aiment, se déchirent. « Tous tentent de communiquer leur passion, de rompre avec leur profonde solitude. »

Cette histoire de gens simples, plus ou moins dépressifs, est un concentré de l'âme humaine, avec ses hauts et ses bas. « Pour Tchekhov, la vie est un fardeau, mais il faut faire avec, note Éric Lacascade. Contrairement à Gorki (1) pour qui les problèmes naissent de l'environnement, de la politique, pas de

la vie elle-même. »

Cruel et drôle

On imagine toute la mélancolie du théâtre russe, ses tragédies sourdes dans un décor dépouillé et une mise en scène volontairement très sobre. Déprimant ? Pas forcément. « La poésie du désespoir débouche sur une certaine forme d'humour. Touchants, ces gens sont tellement mal qu'ils en deviennent comiques. Et même pathétiques à force d'être larmoyants. Ils sont cruels les uns envers les autres. Or, la cruauté fait rire. Nous finissons par rire de nous-mêmes. Car, un jour ou l'autre, tout le monde connaît les situations ou les états d'âme décrits dans la pièce. »

Pour monter « Oncle Vania », Lacascade a battu le rappel des

fidèles, sollicitant les comédiens de sa troupe. Mais, pas seulement. Le metteur en scène, également directeur de l'école de théâtre du TNB, n'a pas oublié ses jeunes protégés. « Les élèves ont été intégrés au processus de création, participant à tour de rôle aux répétitions. J'ai fait comme le Stade Rennais qui joint ses jeunes du centre de formation à l'entraînement des pros, mais sans les faire jouer en match. »

Benoit LE BRETON.

Du mardi 18 février au samedi 1^{er} mars, salle Vilar du TNB, rue Saint-Hélier. Réservations au 02 99 31 12 31, www.t-n-b.fr

(1) autre auteur russe bien connu de Lacascade dont il a monté « Les estivants » à Rennes.

On a vu

Théâtre : *Oncle Vania*, la vie à l'épreuve du temps

Avec *Oncle Vania*, dont la première était jouée mardi au TNB, Eric Lacascade continue d'explorer l'œuvre de Tchekhov. La pièce date de 1897 et résonne encore aujourd'hui.

Oncle Vania, c'est une plongée dans un microcosme familial, avec des personnages vieillissants, insatisfaits, étouffés par leur vie de petit-bourgeois de province, qui vivent ensemble et se déchirent. Oncle Vania a le sentiment d'être passé à côté de sa vie. Il jalouse le professeur Sérebriakov qui a consacré sa vie à la science, séducteur grincheux et malade qui a peur de la mort. Elena, sa jeune femme, belle, intelligente, s'ennuie au domaine.

Oncle Vania la désire, mais aussi Astrof, médecin qui soigne les hommes mais préfère les arbres et qui ignore Sonia, la fille du professeur, qui en pince pour lui. Amours contrariés ou déçus, solitude, c'est aussi l'heure des bilans, de l'amertume. Comment remplir le temps qui reste ? Au bout du compte, chacun fait comme il peut...

Un décor épuré et géométrique, de la vie, du rythme, de la générosité, de l'humour aussi. Dès le début, grâce à un subtil effet de lumières et de jeu, le public a l'illusion qu'il est sur scène avec les onze comédiens lors de ce buffet d'anniversaire, exubérant, avec des acteurs, tous excellents, qui nous emmènent jusqu'au déchirement final. À voir absolument.

Agnès LE MORVAN.

Jusqu'au samedi 1^{er} mars, au TNB, salle Vilar, rue Saint-Hélier, de 25 € à 10 €. Réservations au 02 99 31 12 31, www.t-n-b.fr



Brigitte Enguerand

« *Oncle Vania* » propose une plongée dans un microcosme familial, avec des personnages insatisfaits. À voir absolument !